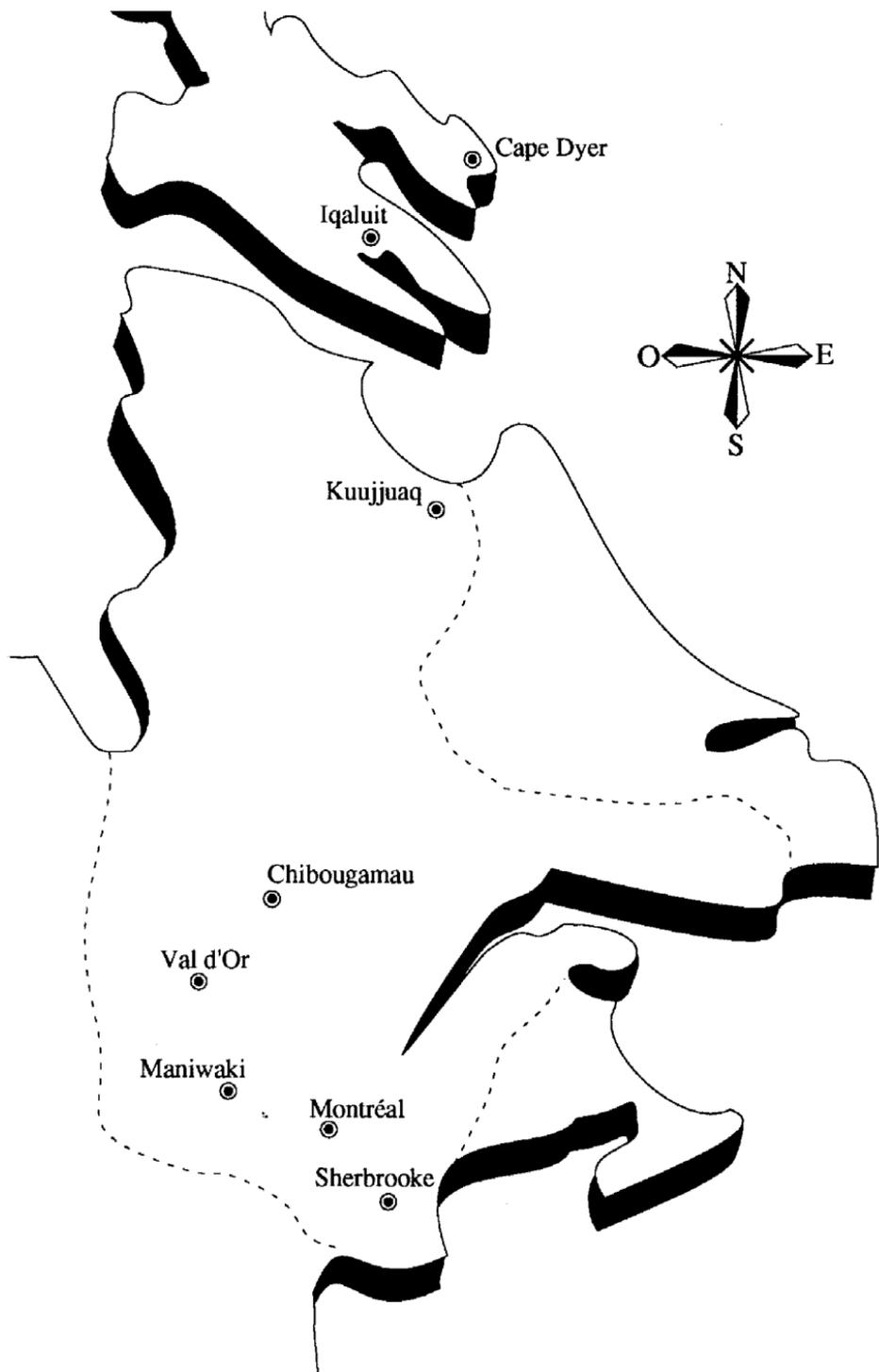


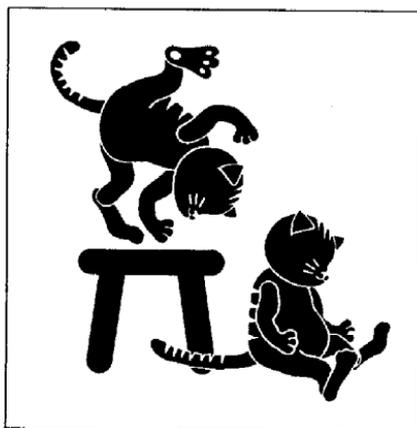
# COMME TOUS LES AUTRES

Au premier abord, je ressemble à tous les petits garçons de mon âge. J'aime jouer, courir, sauter et taquiner mon grand frère. Espiègle, j'obéis aux ordres uniquement lorsque cela me plaît, ce qui, vous vous en doutez, fait rager mes parents. Je fréquente une école où j'ai des professeurs et des compagnons de classe. Je suis comme les autres enfants, à une exception près: entre mes deux oreilles, certaines cellules de mon cerveau ne font pas bien leur boulot, ce qui me distingue de la masse et me rend unique. On me dit autiste et je vous invite dans mon royaume, celui de l'insoupçonné. Mon univers – dans lequel je tolère parfois votre présence – recèle des merveilles provenant du fond des âges, des trésors que vous possédez tous, mais dont vous oubliez parfois l'existence. Je vous invite à redécouvrir ces prodiges à travers vos grandeurs et vos faiblesses. Mon monde peut vous choquer ou vous faire rire, vous ébranler ou vous blesser. N'ayez crainte, je suis avec vous. Prenez ma main, je vous emmène dans un univers où les enfants parlent avec leurs yeux et où parfois s'éveillent les dragons endormis.

**Michaël, 7 ans**



Première époque  
**LE TEMPS DE L'INNOCENCE**



**En cette Année internationale de la famille (1994), l'auteure de ce livre, madame Ginette Boulanger, a cru pertinent de concevoir un certain nombre de logos, qui illustrent cet ouvrage, dans le but de nous informer des principales caractéristiques des enfants autistes.**

## Chapitre 1

# LA TEMPÊTE

À Maniwaki, en cette journée de mars, la pression barométrique avait connu une baisse dramatique, apportant avec elle son cortège de vent et de neige. La chute de pression avait servi de prélude à de nombreux accouchements, y compris celui où je devais voir le jour.

Pourquoi vous parler du climat du jour de ma naissance? Peut-être parce que mon père est météorologue et que, cette histoire, je l'ai entendue des millions de fois! Mais peut-être que non après tout! J'affirmerais plutôt que cette tempête fut à l'image de ce que ma venue a provoqué dans ma famille: un ouragan qui balaie tout sur son passage. Allez savoir pourquoi!

Parallèlement au soulèvement de la nature, vers les six heures du matin, je me sentis enveloppé et poussé par une force inconnue. Cette sensation nouvelle m' alarma car l'endroit que j'occupais jusqu'alors n'offrait que chaleur et pénombre. Cependant, j'y avais de moins en moins de place. Au fur et à mesure que le ventre de ma mère grossissait, mon univers rapetissait. Mis à part cet inconvénient, j'étais bien. J'étais en paix.

Parfois, lorsque je me sentais trop à l'étroit, je poussais les parois du ventre de ma mère. Aussitôt je sentais une pression qui me repoussait. Et je n'aimais pas! Mais pas du tout! Ma mère me poussait? Je répliquais! De temps à autre, j'arrêtais... pour lui laisser une chance. Lorsqu'elle croyait enfin avoir gagné, je reprenais ma position d'attaqué. Invariablement, elle finissait par abandonner. C'est ainsi qu'à la fin de sa

grossesse, ma mère savait qui décidait. Je m'étais comme et quand je le désirais. Sauf qu'en cette journée de tempête je n'exerçais plus aucun contrôle, ma mère non plus. Nous étions aux prises avec une force que nous ne pouvions assujettir et qui sommeille au fond de chaque être vivant en les poussant à la vie: la force du dragon. Dépourvu, je n'y comprenais rien. Et je n'aimais pas!

D'abord faible, la pression autour de moi revenait à intervalles réguliers de vingt minutes. Plus les éléments se déchaînaient à l'extérieur, plus les poussées s'amplifiaient à l'intérieur. En revanche, ma mère demeurait calme et sereine. Imperturbable, elle s'affairait à ses tâches quotidiennes. Je ne sentais aucune tension en elle, même pas la peur. Elle était confiante car, bien qu'elle l'ignorait, le dragon qui sommeillait en elle veillait. À sa deuxième grossesse, l'accouchement ne représentait plus un territoire inconnu. Elle savait ce qui arriverait et y était préparée. Pour elle, tout se déroulait normalement. Mais moi, je n'étais jamais venu au monde auparavant! Je m'interrogeais sur ces subtils et progressifs changements. Et je n'aimais pas! Je pressentais que ce chambardement parviendrait à me déloger. Pourquoi donc? Je ne demandais rien pourtant. Sans être consulté, j'étais entraîné malgré moi! Qui peut bien me dire ce qui pousse les adultes à agir ainsi? Même aujourd'hui, j'assiste à la répétition de ce triste scénario. Je suis tranquille dans mon coin, et vlan! une consigne du genre: «Mange avec tes ustensiles!» Je n'en ai rien à faire, des ustensiles, moi! Je mange beaucoup plus rapidement avec mes mains. Et c'est bien plus rigolo. Vous savez, moi, les changements, je déteste. Mais les adultes ne peuvent s'empêcher d'imposer leur volonté. C'est plus fort qu'eux. Est-ce que je dis quoi faire aux grands, moi? Non! Si j'ai le malheur d'essayer, c'est le drame. Je n'ai pas assez de connaissances pour donner des ordres. Et eux, que connaissent-ils aux enfants et aux bébés à naître? Rien! Ils ont déjà été petits mais ils ont oublié. Ils croient que leurs décisions sont les meilleures. Ils agissent pour ton bien. Ils ont autorité et compétence, même s'ils en

sont à leur premier rejeton. Au fait, quelle formation ont-ils pour être parents? Aucune! Et qui pourrait la leur donner?

Les contractions parvenaient de partout à la fois et m'entouraient sans relâche. Après chacune d'elles, j'appréhendais l'arrivée imminente de la prochaine. Elles se rapprochaient, s'allongeaient. Ma mère devenait plus nerveuse, plus fébrile: elle attendait le retour de mon père qui terminait son quart de nuit. Dès son arrivée, ma mère lui lança:

— «Ça y est! Va te reposer maintenant. Le bébé sera arrivé d'ici quelques heures.»

Arrivé où au juste?! J'aurais bien aimé le savoir.

Dehors, le vent soufflait plus fort et il commençait à neiger. Ma mère demanda alors à notre voisine, Yeux-Noirs, de garder mon frère tannant lorsque le temps serait venu d'aller à l'hôpital. Gentille et affectueuse, Yeux-Noirs, une Amérindienne, savait écouter Tannant. Elle n'avait pas oublié le langage des enfants.

Vers quinze heures, mon père accompagna ma mère à l'hôpital. À partir de ce moment, les contractions envahirent entièrement mon nid douillet, me chassant lentement mais sûrement. Et je n'aimais pas! Comme j'aurais désiré que tout s'arrête. J'AVAIS BESOIN D'ENCORE UN PEU DE TEMPS. Mais les poussées étaient trop fortes, et rien ne semblait pouvoir les arrêter.

Puis, soudainement, l'eau qui m'entourait se mit à fuir, m'indiquant la sortie. On voulait me voir partir? «Eh bien! dans ce cas, ai-je pensé, tenez-vous bien! J'arrive!» La contraction qui suivit, renforcée par la rupture des eaux, m'encouragea dans ma décision. J'AI POUSSÉ DE TOUTES MES FORCES. Ma mère fut prise de panique. Envahie par la douleur, elle s'accrochait à mon père. Non mais, savait-elle ce qu'elle voulait à la fin? Elle désirait que je m'en aille et le moment venu, ô surprise! elle hésitait. Sa belle sérénité s'envolait. Un peu tard pour y penser, tu ne crois pas, chère mère? Moi, je savais quoi faire. La situation était intolérable. Je voulais sortir,

et vite. Quant aux contractions, au lieu de les subir, je les fis miennes. Lorsqu'elles arrivaient, je poussais. Elles arrêtaient? Je reprenais mes forces. Ma mère, de son côté, en faisait autant. Ainsi, les forces du dragon, de ma mère et les miennes se combinaient et se complétaient pour tendre vers un seul et même but. Mais je n'étais pas prêt et je n'aimais pas!

J'ai poussé cinq ou six fois. Ce fut abominable! Je sentis ma tête s'engouffrer puis se coincer dans un étroit passage. J'eus aimé revenir en arrière, mais les contractions me poussaient inexorablement. Je devais continuer quoi qu'il advienne. Tout plutôt que demeurer dans pareille situation.

Puis le dessus de ma tête se libéra entièrement, sans que je sente la moindre sensation tactile. En fait, c'était encore plus affreux que d'être coincé! Je faisais face à une totale absence de stimuli: le vide absolu. Ensuite, des ailes de papillons – battant partout et nulle part à la fois – me touchaient sans que je puisse savoir où précisément. Aujourd'hui encore je déteste les caresses, ces attouchements veules.

Pousse! Pousse encore! Ma figure tomba aussi dans le vide. Alors les sons, jusque-là diffus et lointains, explosèrent dans mon crâne. Murmures, grincement de métal, écho de pas et vent à l'extérieur: tous ces bruits entrèrent simultanément dans mes oreilles avec la même intensité. Pour ajouter à ma confusion, en ouvrant les yeux au milieu du chaos, un éclat douloureux m'agressa: la lumière. C'en était trop! Et je n'aimais pas! On me *tripota*, encore et encore, jusqu'à ce que mon corps soit totalement libre dans le monde des hommes. Mais quelle horreur! Pour la première fois de ma vie j'avais froid. Les sons claquaient dans mes oreilles et la lumière m'agressait. En moins de onze heures, j'étais catapulté dans un monde étranger, vaste, froid et bruyant. Soudain, j'entendis un son nouveau et puissant, si puissant qu'il couvrit la cacophonie de la salle d'accouchement. Il aurait même pu couvrir la tourmente à l'extérieur. Mais ce bruit venait de l'intérieur, mon intérieur. Je faisais ce que me dictait mon corps. HURLER! J'ai hurlé. J'en ai gardé l'écho au fond de mon âme...